

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543
Canadian



LE MENESTREL

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 12 SEPTEMBRE, 1844.

No. 13.

SOMMAIRE :—LES DEUX SOLEILS. (Poésie); LA FILLE DU BRIGAND. (Esquisse de mœurs; Suite); ODE DE LA JEUNESSE.

Poesie.

LES DEUX SOLEILS.
A toi, veuve du Cid, à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie aux jardins de Valence!

Espagne, il est beau ce soleil
Qui mêle à tes jasmins les roses que tes filles
Suspendent en dansant aux nœuds de leurs résilles;
Souriant dans l'azur, il te cherche au réveil,
Comme heureux d'admirer les trésors qu'il te donne;
Pour toi, sous ses baisers, la pomme d'or rayonne,
Et le raisin pour toi s'enlace au fruit vermeil
Dont Grenade t'invite à cueillir la couronne.
Il charge d'épis murs ton rivage où deux mers
Viennent en s'enflammant briser leurs flots amers;
Sous l'aloès, l'acanthe et les lauriers sauvages
De tes vieux monuments il cache les outrages,
Il semble avec des fleurs, des rameaux toujours verts,
Rajeunir leurs débris mutilés par les âges,
Il l'a prodigué tout : fruits sans culture éclos,
Et printemps éternels, et parfums, et lumière:
Comment de ton soleil ne serais-tu pas fière,
Comme tu l'es de ton héros?

A toi, veuve du Cid, à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie aux jardins de Valence!
Mais il est un soleil plus beau
Dont la nuit ne peut plus envahir le domaine:
Sur un peuple affranchi qu'il arrache au tombeau
Il fait fleurir des lois l'équité souveraine,
Fait germer les vertus aux feux de son flambeau

Et mûrit les moissons de la pensée humaine.
Ce soleil que tes fils ont vu poindre pour eux,
Ce radieux géant qui doit grandir encore,
Il sort pur des vapeurs d'une sanglante aurore;
C'est de la liberté le soleil généreux.
Ah! n'en ternis jamais la splendeur tutélaire!
Pour les mûrir, tes droits, pour te les conserver,
Que l'astre, à son midi, pur comme à son lever,
Ne brûle pas les yeux du jour qui les éclaire.
Te voilà sans tyrans, reste aussi sans bourreaux,
Le front ceint des rayons d'une double lumière;
Et de tes deux Soleils, veuve du Cid, sois fière,
Comme tu l'es de ton héros!
Espagne, à toi ces vœux! à toi, sœur de la France,
La fleur que j'ai cueillie aux jardins de Valence!

Littérature Canadienne.

LA FILLE DU BRIGAND.

NOUVELLE.

VIII.

LA JUSTICE COMMENCE.

(Suite.)

S'il met autant de temps à venir que l'esté,
dit Maurice, préparez-moi un lit, car j'vois
ben que je serai obligé de coucher ici.
Alors le Maître nous dit; mais, Mr.
je n'ai pas fait venir c'te bouteille-là pour rien

et Johnné fit signe à Maurice de s'approcher ; il ne se fit pas prier.

—J vous assure, Mr. dit Johnné, qu'j'aime à prendre queuqu' chose quand j'conte une histoire comme ça ; ça m'dégoute. . . J'vous disais donc que le maître de la patrouille nous dit que Mme. La Troupe devait être complice avec les voleurs puis qu'elle les recevait à toute heure dans la nuit " et pour vous convaincre, ajouta-t-il, mes braves, (il voyait ben à qui il avait affaire, allez) je vais faire une visite avec vous dans l'auberge." Nous entrons, *moi*, Mr. le maître, deux de mes amis et un *watchman*. Mme. La Troupe était dans l'comptoir avec sa p'tite fille qui pleurait à fendre le cœur du gros *Jim*. Nous nous mettons à fouiller et à refouiller partout, fouille, fouille, fouille, et puis fouille donc, tonnerre ! sans trouver aucun effet ; le grenier, la cave rien ne fut épargné ; Mme. La Troupe nous regardait faire sans rien dire. Enfin nous étions prêts à tout abandonner lorsqu'un homme de la patrouille nous cria en sortant d'la cave " Venez, venez voir." Nous suivons c't animal et il nous montre dans le mur une espèce de porte que nous n'avions pas encore remarquée, jugez d'not' surprise lorsqu'après avoir forcé la serrure, on vit six grandes tablettes fixées dans la pierre surchargées d'argenterie ; c'était des chandeliers, des grands plats, des belles assiettes, des beaux bassins tout d'argent, et l'diable et son train.

Vous pouvez compter si ça m'donna un coup ; Mme. La Troupe qu'avait toujours passé pour si honnête, si respectable ; foi de *créquien*, Mr. je n'suis pas mauvais, vrai comme v'la un'bouteille ; mais t'nez quand je m'vis trompé d'la pareille façon, ça m'mit dans un'colère ; mais dans un'colère, entendez-vous, qu'j'aurais pu tuer !

—Et vous avez pris, Mme. La Troupe ? dit Maurice, voulant mettre fin à cet entretien qui le touchait d'assez près.

—Comme de raison ; mais écoutez, c'n'est pas tout. Nous remontons dans l'auberge et le chef d'la patrouille, après avoir fait retirer tout l'monde excepté moi, parla à Mme. La Troupe à peu près comme ça " Mme. qu'il lui dit, on a trouvé des effets volés dans votre cave ; votre auberge est ouverte à tous les Brigands, tout me porte à croire que vous agissez avec eux, par conséquent je vais user de mon autorité

pour vous faire conduire en prison." Mme. La Troupe gardait un silence complet.

Avez-vous queuqu' chose à dire pour votre défense, que j'lui dis ?

Elle jeta autour de la chambre un regard égaré, puis elle répondit faiblement : " Rien." Puis ayant appelé vers elle sa petite fille, elle la serra long temps contre son sein en l'arrosant de ses larmes ; il y eut en elle un moment de repentir après quoi elle se leva tout à coup, les cheveux hérissés comme du vrai crin, les yeux tout grands ouverts et ayant repoussé brusquement son enfant, " Ne pleure pas, lui dit elle, ta mère a mérité son châtiment.

Malheur à ceux qui m'ont perdue ! Malheur à eux ; ils périront avec moi ! Puis elle retomba évanouie sur sa chaise."

Maurice, malgré son sang froid ordinaire, ne put s'empêcher de trembler en entendant ces derniers mots ; et dans la crainte de ne pouvoir assez déguiser son trouble, il se leva et sortit aussitôt en saluant Johnné qui ne savait que penser d'un départ aussi brusque et aussi subit.

Maurice, comme on peut le penser, ne fut pas sans faire des réflexions terribles sur sa situation actuelle et sur l'autre plus horrible encore, qui l'attendait d'après ce que Mme. La Troupe avait dit. Il traversait machinalement toutes les rues, la tête basse, les bras pendants, et en prononçant souvent à demi-voix des imprécations terribles. A sa démarche il était facile de voir qu'il était sous l'influence du désespoir. Ce fut dans cet état qu'il arriva sur le marché. Il y était depuis dix minutes, lorsqu'il entendit prononcer à côté de lui un nom qui le frappa ; il leva la tête, et aperçut un homme d'un certain âge, très-bien mis qui paraissait arriver d'un long voyage ; c'était Mr. Des Lauriers dont nos lecteurs ont déjà vu le nom sur une lettre qu'il avait adressée à Maître Jacques. Maurice le considéra avec attention ; il fut sur le point d'aller lui parler ; mais la crainte l'arrêta. Il se retira tout à coup de la halle, une idée lumineuse venait de traverser son esprit.

Bientôt on le vit marcher à pas précipités dans la rue St. Louis ; et à quelque distance on aperçut un autre homme qui suivait la même direction et qui paraissait ne pas vouloir le perdre de vue. C'était Magloire, le domestique de Stéphane.

IX.

REVELATIONS.

Stéphane content d'avoir pu mettre son dessein à exécution avait laissé la halle et s'était rendu chez lui afin d'attendre le résultat de ce dernier moyen d'avoir des informations sur l'existence de Maître Jacques. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était arrivé lorsqu'on vint lui dire que quelqu'un désirait lui parler. Il descendit dans l'antichambre et aperçut une jolie petite fille, mais d'une pâleur extrême et les yeux pleins de larmes. Elise, c'était la fille de Mme. La Troupe, en voyant Stéphane pour la première fois, baissa les yeux et fut si troublée qu'elle fut incapable de dire un mot.

— Que voulez-vous ? ma pauvre enfant, lui dit Stéphane avec douceur, car il s'était aperçu qu'elle avait du chagrin.

— Ma mère voudrait vous voir, répondit-elle en sanglottant.

— Quelle est votre mère, ma chère ?

— Mme. La Troupe.

— Et pourquoi pleurez-vous tant ! est-il arrivé quelque malheur à votre mère ?

— Hélas ! oui, Mr. dit Elise en se cachant les yeux dans ses deux mains, maman est en prison.

— En prison ! dit Stéphane foudroyé par cette nouvelle, en prison Ecoutez, Elise, ajouta-t-il après s'être remis un peu, cessez de pleurer et allez dire à votre mère que, quoiqu'il m'en coûte beaucoup d'aller lui rendre visite dans un pareil lieu, cependant elle peut m'attendre dans une demi-heure. Allez pauvre petite, et Stéphane prit la main d'Elise et la conduisit en lui donnant une petite pièce d'argent.

Un quart d'heure après, Stéphane entra dans les prisons au milieu des juréments et des imprécations des portiers et d'une soldatesque grossière et impudente.

LES PRISONS ! ne semble-t-il pas que ce mot seul, PRISONS, exprime quelque chose de terrible et d'effrayant, quelque chose de redoutable, qui glace le sang et brise le cœur ! Lorsque vous prononcez ce mot ou que vous l'entendez dire, ne vous figurez-vous pas sur le champ des murs épais, des cachots ténébreux et infects, des grilles et des portes de fer, des spectres hideux, des personnes déchar-

nées ? Ne croyez-vous pas entendre des gémissements sourds, des cris aigus, des pleurs continuelles, le bruit des chaînes, le fracas des criminels ; ce mot PRISON ne vous retrace-t-il pas un séjour de douleur et de supplices, un repaire empoisonné, une caverne où le soleil n'a jamais pénétré, un purgatoire terrestre en un mot.

Entrons avec Stéphane et voyons si le tableau que nous aurons à contempler est réellement aussi effrayant que celui que nous aurons formé dans notre imagination.

En parcourant les longs et humides corridors qui traversent la prison, en entendant l'écho sourd et entrecoupé qui répétait le bruit de ses pas, et en voyant ces énormes portes qui craquaient et roulaient lentement sur leurs gonds, Stéphane ne put s'exempter d'un certain mouvement de frayeur mêlée de dégoût. Pour arriver à la chambre de Mme La Troupe, il fallait traverser celle des hommes. C'était une vaste salle carrée, située au centre de l'édifice, et éclairée par cinq vitreaux tous barricadés avec de grosses barres de fer. C'était là que Stéphane devait avoir sous les yeux un spectacle vraiment répugnant et horrible. En y entrant il fut près d'être suffoqué par l'air empesté et malséabond répandu dans l'appartement et écrasé par une foule de scélérats qui se pressaient autour de lui en lui tendant la main. Malheureusement Stéphane n'ayant sur lui rien à donner à ces infâmes brigands, se fit siffler, et insulter ; plusieurs mêmes qui n'avaient pas encore perdu leur instinct brutal et leur cupidité voulurent se jeter sur lui pour le dépouiller. Puis c'était des imprécations, des juréments et des ricannements affreux. Les uns chantaient, les autres pleuraient et gémissaient ; ici on en voyait qui étaient en proie au plus terrible désespoir, là quelques autres se livraient à une joie sardonique et bruyante ; plus loin ils se disputaient se maudissaient les uns les autres et se tiraient aux cheveux.

Telle était cette chambre que les geoliers appelaient " *l'antré du diable*, semblable pour la malpropreté à un boubier épais où croupissent des insectes dégoûtants, et pour le fracas à un repaire de bêtes féroces poussant de continuel hurlements et se ruant avec rage et impétuosité les unes sur les autres.

Stéphane en sortant de cette chambre jeta un dernier regard sur la scène affreuse qui venait

de se dérouler à ses yeux et sentit ses membres nus par un tremblement convulsif et son cœur se briser par des pulsations violentes. Il s'appuya un instant sur la tablette d'une fenêtre.

— On voit bien, dit le geolier en souriant de pitié, que vous n'êtes pas accoutumé à de telles visites ; mais j'avoverai aussi que je n'ai jamais vu tant de *commerce* qu'aujourd'hui ; allons, allons, Mr. ne vous découragez pas ; le pire est fait.

— Tant mieux, mon Dieu, dit Stéphane, en reprenant courage malgré lui, s'il n'en était pas ainsi j'aimerais mieux retourner sur mes pas.

Le geolier ouvrit la troisième porte qu'ils rencontrèrent et introduisit Stéphane dans un appartement proprement blanchi et balayé, c'était un nouveau spectacle, moins bruyant à la vérité mais plus digne de pitié et plus susceptible de faire impression sur un cœur sensible comme pouvait l'être celui de Stéphane. Parmi toutes les femmes au nombre de trente à quarante qui étaient rangées tout autour de la salle, une seule ne travaillait pas encore à l'œuvre pénitentiaire, c'était Mme. La Troupe. Aussitôt qu'elles aperçurent le geolier et Stéphane, elles se levèrent avec un respect mêlé de crainte et baissèrent la vue sur leur ouvrage d'un air qui semblait demander grâce. Elles étaient assez proprement vêtues, mais maigres et décharnées et tenaient une posture nonchalante nécessaire d'après la vie sédentaire qu'elles étaient obligées de mener.

Stéphane en examinant furtivement ces femmes perdues, indignes d'un sexe qu'elles deshonnaient, frémit involontairement et porta la main à son front comme s'il eût voulu chasser les réflexions qui l'accablaient ; mais lorsqu'il vint à remarquer attentivement Mme. La Troupe qui de son côté, le regardait en versant des larmes...

Stéphane pleura aussi.

Pauvre Stéphane ! les larmes que tu répands maintenant te sont arrachées par la pitié ; dans un instant il te faudra en verser d'autres plus pénibles encore puisqu'elles naîtront d'un amour malheureux !

Et comme s'il eût eu honte de sa faiblesse, il s'essuya promptement les yeux et s'avança d'un pas assez hardi à l'extrémité de la chambre où était Mme. La Troupe. Aussitôt que le geolier se fut retiré, elle fit passer Stéphane dans

une espèce de petite cellule pratiquée dans le fond de la principale chambre Elise les suivit.

Stéphane se jeta sur un banc de bois fixé au mur et laissa retomber sa tête sur l'embrasement d'une fenêtre. Mme. La Troupe le regardait avec un air de confusion et de timidité ; elle n'osait commencer l'explication du rendez-vous qu'elle avait donné.

Enfin après un quart d'heure Stéphane se leva brusquement comme s'il se fut réveillé d'un sommeil profond et fixant Mme. La Troupe :

— Pourrais-je savoir, Mme. ce qui m'amène ici, dans un lieu où j'ai eu tant à souffrir ?

Mme. La Troupe rougit et baissa la vue, puis elle ne répondit rien.

Stéphane se reprocha le ton d'aigreur qu'il avait pris en lui faisant cette première question ; pensant que son silence venait de là, il reprit avec plus de douceur.

— De grâce, parlez ; depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis hier au matin ; répondit-elle sur le ton d'un condamné devant son juge.

— Par quel accident ?

— Par un accident que je devais prévoir, répondit Mme. La Troupe avec plus de hardiesse.

Que voulez-vous dire, dit Stéphane en reprenant son air de sévérité.

— Je veux dire que j'ai bien mérité ce qui m'est arrivé ;

En prononçant ces derniers mots, Mme. La Troupe sentit disparaître toute sa timidité pour faire place à la colère et à la vengeance.

— Malheureuse ! et Stéphane honteux de se trouver en tête à tête avec une pareille femme prit son chapeau et fut sur le point de se retirer.

— Attendez, Mr. attendez, dit Mme. La Troupe en lui prenant le bras, il s'agit bientôt plus de votre intérêt que du mien.

Stéphane frémit.

— Sachez, poursuivit Mme. La Troupe en grinçant des dents que si je suis ici aujourd'hui, si je suis condamnée à y terminer ma vie, je dois le reprocher à un seul homme, le plus infâme, le plus exécrable que l'on puisse rencontrer. Malheur à lui ! voici le temps de la vengeance arrivé, voici le moment où ses crimes vont être dévoilés, où ses victimes vont se ruer sur lui pour le condamner et le maudire ! Mau-

dit soit-il ! s'écria Mme. La Troupe dans un violent accès de désespoir, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la tête. Elise effrayée s'était rapprochée, en tremblant de Stéphane qui n'était guère plus rassuré qu'elle.

Après un quart d'heure passé dans des trances et des convulsions horribles, Mme. La Troupe devint un peu plus calme ; des sueurs froides inondaient ses joues décharnées ; elle se laissa tomber sur une chaise, puis jetant sur Stéphane ses yeux égarés, elle versa des larmes abondantes et reprit : —

Je devais être la dernière des femmes qui dut terminer sa vie aussi misérablement : il fut un temps de bonheur et d'aisance pour moi, un temps de vertu et de piété, un temps où je venais moi-même consoler et secourir les prisonniers ; et aujourd'hui qu'est devenu ce temps ! J'étais riche, Mr. aussi riche que ces Dames qui tiennent à présent les premières places dans la société ; je suis devenue pauvre, mais au moins je puis dire que je n'ai pas mérité ce premier malheur ; je l'ai dû à un frère en qui ma confiance avait été poussée trop loin. Mme. La Troupe raconta à Stéphane cette première partie de sa vie que nos lecteurs ont déjà apprise de la bouche de Julienne.

— Voilà, dit-elle en terminant, comment du haut de la grandeur et de la fortune je me suis vue abaissée tout à coup au dernier échelon de la société et de la misère. Mais jusqu'alors j'avais conservé une partie de mon bonheur ; la vertu et la religion ; un monstre plus terrible encore que le premier méditait sourdement le projet de me plonger dans un abîme plus profond que le premier et d'où je ne devais jamais sortir ; et cet abîme, le voilà, Mr. dit Mme. La Troupe en étendant les bras et en montrant les quatre murs de sa prison ; et ce monstre vous allez le connaître dans un instant.

Ce fut trois mois après la mort de mon époux que je le vis pour la première fois ; ses manières polies, son air de respect, et de modestie, sa bonté apparente, tout me porta en sa faveur. Et pourtant qui eut pensé que c'était un hypocrite auquel je ne devais pas me fier ? oui Mr. un hypocrite tel que l'enfer n'en a jamais connu, un hypocrite dont on ne pourra jamais approfondir la scélératesse et l'impudence !

Voyant le dénouement et la misère où nous vivions, ma chère petite fille et moi, il nous comblait de présents et de bontés et dans toutes les transactions il montrait tant d'empressement, tant de délicatesse que je ne tardai pas à m'attacher entièrement à lui et à lui donner une amitié et une confiance sans bornes. Je lui racontais tous mes malheurs, il feignit d'y prendre part et se répandit en invectives et en reproches contre mon père ; et lui-même, le monstre, roulait dans son esprit diabolique la ruine de mon âme et de ma réputation ; — Mme. me dit-il, vous n'avez plus rien à espérer à la campagne ; mais si vous voulez bien profiter de l'avantage que je vais vous proposer, je suis certain que vous pourrez encore être heureuse ; j'ai à Québec un hôtel qui se trouve abandonné aujourd'hui, faite d'une personne respectable et capable de remplir la fonction d'Hôtelière ; je vous l'offre Mme. avec d'autant plus de confiance que je connais vos qualités et votre activité ; vous aurez en y entrant tout ce qui sera nécessaire pour tenir une bonne maison et les pensionnaires ne vous manqueront pas. Je vous donne donc la préférence sur le grand nombre de personnes qui ont déjà fait application.

Ma situation ne me permettait pas d'hésiter ; j'acceptai donc avec reconnaissance ; et huit jours après je laissais en pleurant le lieu de ma naissance où j'avais passé de si heureux jours ; je sus dire un dernier adieu à la tombe de mon époux ; embrassai tous mes amis et je me mis en route avec Elise et le peu d'effets qui m'étaient restés.

Me voilà rendue à cet hôtel ; mais quel hôtel, grand Dieu ! Vous l'avez vu Mr. c'était l'Auberge du Faubourg St. Louis telle qu'elle est aujourd'hui. Ici Mme. La Troupe s'arrêta pour donner un libre cours à ses larmes ; jusque ici elle n'avait eu à raconter que le malheur ; mais elle touchait à présent à quelque chose de plus révoltant : *le crime !*

Stéphane après avoir partagé sa douleur, la pria de continuer.

— Lorsque j'aperçus cette chétive maigre, reprit Mme. La Troupe, lorsque je remarquai le délabrement, la malpropreté et l'abandon qui m'étaient réservés, je regrettai mon premier état, ma misère toute affreuse qu'elle était ; cependant je ne voulus pas encore m'arrêter à la pensée que j'avais été trompée ; mon protec-

teur (je pouvais alors lui donner ce nom) m'avait paru trop plein de mérite. J'attendis avec impatience une visite de sa part; il vint le lendemain matin.

— Est-ce là, lui demandai-je, l'hôtel . . .
 « Les misérables, se dit-il, avec une colère affectée, voyez un peu s'il y a à laisser quelque chose de bon à leur disposition; voyez comme ils ont tout massacré dans l'espace d'un mois tout au plus. Je vous demande pardon, Mme. me dit-il avec déférence, j'ai été trompé moi-même; j'avais donné permission à quelques-uns de mes gens de loger ici en attendant, et voyez, ajouta-t-il en levant les épaules; mais ne vous désespérez pas; je vais remettre en peu de temps toutes les choses en ordre; vous serez comme une Reine, demain je vais envoyer des ouvriers et des effets; prenez courage, Mme. vous verrez que je suis homme à tenir ma promesse; et il se retira en me donnant deux dix schellings pour la journée.

Le lendemain, la semaine se passèrent, je ne vis arriver personne, ni ouvriers, ni mon protecteur; ce ne fut que le mardi de la semaine suivante que j'eus sa seconde visite; il me dit que de mauvaises affaires l'avaient empêché d'avoir des ouvriers; mais qu'il le ferait aussitôt qu'il serait en état de les payer; enfin, pour abrégé autant que possible cette malheureuse histoire je vous dirai que mon auberge resta telle que vous l'avez vue, qu'elle ne fut fréquentée que par le rebut de la société avec qui je m'accoutumai peu à peu, si bien qu'au bout de trois mois j'en avais acquis les vices et les habitudes. A force de détours et de supplications, je parvins à apprendre que j'avais affaire à des brigands et à des scélérats dont le chef n'était autre que mon protecteur. Il m'avoua tout lui-même il me fit de si horribles menaces, de si belles promesses que je n'eus pas le courage d'abandonner l'auberge. Il me mit ensuite dans ses secrets et ses intérêts les plus chers; je connaissais tous les crimes avant même leur exécution; et ma maison devint le receptacle de tous les effets volés.

Ce mystère ne pouvait durer longtemps. Cette nuit on a surpris les brigands au moment même où ils entraient chez moi pour cacher leur vol; on fit des fouilles, elles ne furent pas infructueuses: il était donc visible que j'étais complice leur, et il m'a fallu subir le même sort.

Mme. La Tronpe s'était empressée de raconter la fin de son histoire pour éviter sans doute les justes remarques que Stéphane aurait pu faire; et pour abrégé autant que possible la honte et la confusion que de pareils aveux devaient nécessairement faire naître en elle; mais elle ne put résister plus longtemps; elle tomba évanouie sur le parquet. Elise, qui la crut morte, se jeta sur elle en l'appelant à haute voix. Ce fut une terrible scène pour Stéphane, un horrible contraste que de voir la vertu aux prises avec le crime entre les quatre murailles d'un sombre cachot! . . .

● Mme. La Troupe revint bientôt à elle, puis après avoir pressé sa fille sur son cœur elle se traîna jusqu'à Stéphane et retombant à ses genoux.

— O Stéphane, lui dit-elle en pleurant, si les prières d'une femme criminelle mais repentante peuvent avoir quelqu'influence sur vous, si votre cœur en maudissant le crime et ses esclaves peut respecter et aimer la vertu toujours pure au milieu du vice, daignez jeter les yeux sur cette chère enfant; daignez protéger une misérable orpheline qui sans vous devra traîner sa vie dans l'infortune et l'esclavage, peut-être hélas dans la scélératesse comme son infâme mère, oh, dites-moi, Mr. dites-moi que vous l'arracherez des mains des scélérats qui m'ont perdue; dites-moi que vous la conduirez dans le chemin de la vertu, que vous la conserverez dans la pureté où elle a toujours vécu jusqu'à présent . . . Viens, Elise, viens te jeter avec moi aux pieds de Mr. Stéphane . . . Pauvre enfant! . . . tu n'as plus personne maintenant sur la terre! . . .

Stéphane releva Mme. La Troupe et lui promit de prendre soin d'Elise; puis se rappelant qu'elle lui avait donné à entendre que le rendez-vous l'intéressait autant qu'elle, il la pria de le lui apprendre.

Mme. La Troupe le regarda fixement.

— Avant de vous répondre, Mr. lui dit-elle permettez-moi de vous faire une question. Aimez-vous encore la fille de Maître Jacques?

Pourquoi voulez-vous savoir cela?

— Parce que si vous ne l'aimez plus je n'aurai rien à vous dire.

— Et bien supposons que je l'aime encore.

—Ce n'est pas une supposition, Mr. je le vois bien, vos yeux m'en disent assez. Avez-vous eu des informations sur son compte ?

—Non.

—Aimeriez-vous en avoir.

—Parlez, dit Stéphane avec crainte et inquiétude.

—Ce que je vais vous dire est terrible.

—Parlez, dit encore Stéphane d'une voix tremblante.

—Vous l'exigez donc ?

—Oui.

—Eh bien je vous conseille d'oublier pour toujours la fille de Mr. Jacques.

—Stéphane pâlit.

—Qu'avez vous à dire contre elle ?

—Rien contre elle ; au contraire c'est une charmante enfant, douce, vertueuse, remplie d'excellentes qualités, aussi pure qu'un Ange, je le sais de bonne part, mais son père.

—Eh bien, son père, qu'allez-vous dire.

—Son père est... brigand.

—Un brigand !

—Le chef d'une bande de scélérats.

—Ciel !

—Le même qui m'a perdue !

—Le misérable !... un brigand !... le chef !... et sa fille un ange !... horrible mystère dit Stéphane en faisant trois ou quatre tours dans le caveau et en sortant brusquement comme un homme que la folie vient d'accabler.

X.

Delirium Tremens.

Trois heures sonnent lentement. Stéphane est dans la chambre, étendu sur une bergère, le visage d'une pâleur livide, les yeux égarés, les cheveux en désordre et les poings fermés. Tout à coup il se lève, se promène à grands pas, frappe tout ce qu'il rencontre et vient retomber sur son fauteuil ; puis il se relève encore, se roule sur le plancher, déchire ses habits et regagne encore une fois son siège. Tantôt il grince des dents, s'arrache les cheveux, se meurtrit les bras ; tantôt il pleure, il gémit, il tremble convulsivement, puis ses yeux se

ferment doucement, on dirait qu'il repose paisiblement.

Helmina, la fille d'un brigand !

Mr. Jacques un brigand !... Chère Helmina, je l'aime... et c'est la fille d'un brigand, d'un chef... voilà donc les informations !... Et puis mon père... oh ! il ne voudra pas... non Emile ; jamais ! que dis-je... oui, je l'épouserai... contre mon père, oh ! mais c'est horrible !... l'abandonner !... jamais !... si belle, si vertueuse... Maître Jacques... l'infâme ; je le tuerai... il le mérite... Helmina ! Helmina !

Et Stéphane retomba dans un assoupissement léthargique qui lui fut favorable ; il s'éveilla, les sens plus tranquilles, l'esprit moins agité ; il ne conservait plus qu'une douleur modérée et plus concentrée.

En ce moment on frappa à la porte, Stéphane s'efforça de reprendre son sang-froid habituel ; mais il ne réussit pas assez pour que Magloire ne s'aperçût pas de quelque chose.

—Eh bien ? Magloire, dit Stéphane avec précipitation, pour empêcher toute question de la part de son serviteur.

—Eh bien, mon maître, répondit Magloire sur le même ton, les affaires ont été rondement.

—Que trop peut-être, dit le malheureux en soupirant.

—Comment que trop ? ça n'peut jamais aller trop ben.

—Où demeure cet homme ?

—Justement dans une des premières maisons de Ste. Foy, une jolie p'tite maison, sur mon âme, propre comme un sou ben frotté.

—Tu y es entré ?

—Comment donc ; vous savez ben que je n'manque jamais mon coup, dit Magloire avec importance. J'ai suivi mon gars avec beaucoup d'peine par exemple ; il allait d'un pas d'cheval. Je n'me suis arrêté qu'à quelques arpents de la maison, et je m'suis enfourné dans un tas d'branches ; il n'a pas été dix minutes dedans, et il a gagné le bois du Cap Rouge.

—C'est bien cela, dit Stéphane à demi-voix, les misérables !

—Quoi ?

—Rien, Magloire, rien.

—Aussitôt que je l'ai vu dans le bois, j'suis sorti d'mon trou et en faisant semblant d'être

ben fatigué, j'suis entré pour me r'poser. Et puis, une chance du bon Dieu ; il n'y avait justement que deux petites filles, propres comme deux petites chattes, et puis jolies ! oh dame t'nez, j'commence à être sur l'âge, pourtant ; et ben j'n'ai pu m'empêcher de leur faire les yeux doux, ma parole d'honneur. Il y en avait une surtout, justement celle à qui j'ai donné vot' lettre, t'nez, vrai comme j'm'appelle Magloire, c'est comme le petit enfant Jésus de la messe de minuit.

Stéphane sourit malgré lui.

— Tu lui as donné la lettre ?

— Eh oui, vous me l'aviez dit, pas vrai ?

— Oui, je te remercie, Magloire.

— Elle sait tout à présent, murmura Stéphane.

— Et qu'a-t-elle fait ?

— D'abord elle m'a remercié, car c'est poli, n'faut pas en parler ; en suite elle a rougi, puis elle s'est retirée dans une autre chambre et je ne l'ai plus revue.

— Et tu t'es retiré ?

— Non, pas ; j'ai demandé ensuite à quelle heure on pourrait voir le maître de la maison ; on m'a répondu qu'il n'était chez lui qu'à l'heure des repas.

— J'é vois malheureusement que tu n'as rien oublié de ta commission.

— Malheureusement, pourquoi ce mot, Mr. Stéphane ?

— Ecoute-moi, Magloire ; j'ai cru que je pouvais aimer cette jeune fille, c'était pour le lui apprendre que tu lui a remis une lettre de ma part ; mais comme j'ai appris ce matin qu'il m'était impossible de consommer cet amour, j'aurais voulu au moins qu'il demeurât secret, qu'il mourût en moi seul.

— J'ai cru m'apercevoir en effet que vous l'aimiez elle est si belle, elle paraît si vertueuse, si bonne enfant !

— Elle l'est en effet, Magloire, elle ferait mon bonheur ; et malgré cela...

— S'il m'était permis, dit Magloire avec timidité...

— Tu me demanderais pourquoi ? n'est-ce pas, dit Stéphane en devinant sa pensée ; eh bien je vais te le dire ; Crois-tu que le monde, et mon père surtout souffrirait sent que j'épousasse la fille... d'un Brigand !

— Elle, grand Dieu ! la fille d'un Brigand !

— Oui, Magloire ; la fille d'un Brigand qui

dans quelques jours peut être périra sur l'échafaud.

— Mais c'est impossible ! Mr. Stéphane : à la voir...

— On ne le dirait pas sans doute, et pourtant c'est le cas.

— C'est donc un mystère que je t'expliquerai une autre fois.

Stéphane se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

Magloire se prit à réfléchir profondément sur ce qu'il venait d'apprendre ; lorsqu'on frappa doucement à la porte, et en même temps, Stéphane, en écartant un peu ses mains aperçut son ami Emile, Magloire voulut se retirer ; mais Stéphane le retint.

— Demeure ici, Magloire, lui dit-il.

— Encore du chagrin, mon pauvre Stéphane, dit Emile en lui frappant légèrement sur l'épaule, vous n'êtes pas raisonnable.

— Voilà longtemps qu'il pleure comme ça, dit Magloire, c'en est démontant.

Voyons, mon cher ami, montrez-vous plus ferme que cela ; avez-vous eu des nouvelles d'Helmina ?

— Ne m'en parlez plus, Emile ; ne me parlez plus de cela ; je n'y penserai plus, je veux l'oublier, dit Stéphane avec un air de décision pénible... Pauvre Helmina !

— De grâce dites-moi qui vous a fait prendre une résolution aussi prompte.

— L'honneur, Emile, l'honneur, croyez-vous que ce n'est rien ?

— C'est beaucoup, mais encore, parlez.

— Oui je parlerai ; mais ce sont d'horribles révélations que je vais vous faire.

— N'importe.

— Eh bien vous rappelez-vous de Mme La Troupe ?

— Parfaitement.

— Savez-vous où elle est maintenant ?

— Où nous l'avons vue probablement.

— Non, pas où nous l'avons vue, mais où j'viens de la voir...

— Expliquez-vous.

— Elle est en prison...

— En prison ! Et vous avez été la voir ?

— Il n'y a qu'un instant.

— Et depuis quand y'est-elle ?

— Depuis hier ; on a trouvé chez elle des effets volés...

— La misérable, elle était donc complice ?

—Oui, Emile, complice; elle me l'a avoué, elle m'a raconté sa vie; vous ne vous êtes pas trompé, elle a été respectable, riche et vertueuse; mais elle a été ruinée d'abord par un frère et perdue ensuite... vous ne devineriez pas par qui?... Par un monstre, par Maître Jacques enfin!...

—Maître Jacques, Stéphane, Maître Jacques!

—Oui, par Maître Jacques...!... Comprenez-vous maintenant pourquoi je pleure...!

Maître Jacques, continua Stéphane en retombant dans un accès de désespoir, le père d'Helmina, d'une jeune fille que j'ai tant aimée, que j'aime encore; vous comprenez donc maintenant pourquoi je pleure!... Et Stéphane se frappait le front et se tordait les bras en répétant toujours, vous comprenez donc pourquoi je pleure.

—Dû calme, de la raison, mon cher Stéphane, dit Emile en lui retenant les bras.

—Non, plus de calme, Emile, plus de repos que lorsque la mort me le donnera; mais toujours du chagrin, toujours des larmes; puis il tomba dans de nouvelles crises l'portant partout ses yeux égarés, il se leva tout à coup et se rua sur tout ce qu'il rencontra malgré les efforts de Magloire et d'Emile... Le voilà, le misérable, le voilà Emile; le voyez-vous!... approche, donc infâme; tenez, sa fille est avec lui; Helmina, ma chère Helmina, elle pleure... il l'a battue, le lâche!...

En même temps son père attiré par ses cris ouvrit la porte.

—Qu'est-ce que ce bruit, demanda-t-il; mon Dieu; il est fou! mon fils est fou! puis il s'avança pour parler à Stéphane.

—Tenez, dit Stéphane en le voyant venir; le voilà encore le scélérat; il approche, il va me tuer... Et Stéphane tomba sur une chaise hors d'haleine.

—Que dit-il, Seigneur! dit Mr. D... tu ne me reconnais donc pas, mon cher enfant?

Stéphane le regarda attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête.

—Comme tu es fou, Stéphane, tu ne reconnais pas ton père.

Stéphane le fixa encore une fois, puis il se jeta à son cou, il l'avait reconnu.

—Oh! pardonnez, mon père, pardonnez, c'était un rêve; pourtant non, je l'ai bien vu, n'est-ce pas qu'il est venu; il a voulu me tuer

parce que j'aime sa fille, le scélérat; Tu te trompes, Stéphane; personne n'est venu, excepté moi.

—Ne le laissez plus entrer, mon père, c'est un brigand, Maître Jacques!

—De qui veux-tu parler, pauvre enfant?

—Je parle, continua Stéphane en regardant au fond de l'appartement, et en montrant du bout de son doigt, je parle de celui qui était là il n'y a qu'un instant, de Maître Jacques, le père d'Helmina.

Stéphane tomba épuisé dans les bras de son père.

Emile et Magloire le transportèrent doucement sur son lit; son repos fut assez paisible.

—Mon cher Emile, dit Mr. D... croyez-vous à des suites dangereuses pour sa santé?

—Il n'en sera rien, j'espère, Mr. si toutefois Stéphane sait modérer sa douleur et prendre un peu plus sur lui.

—Pauvre enfant!... mais, dites-moi quel est ce Maître Jacques dont il me parlait? sans doute un homme qu'il se figurait.

—Je vais vous raconter cette histoire en peu de mots, dit Emile en parlant le plus bas possible. Il y a environ quinze jours, Stéphane rencontra une jeune fille dont il devint amoureux, sans même connaître sa famille et sa naissance. Nous avons fait ensemble beaucoup de perquisitions à cet égard et ce n'est qu'aujourd'hui que votre fils a appris que son amante est la fille d'un brigand nommé Maître Jacques.

—Le malheureux! s'ennouracher d'une pareille fille!

—Je vous assure, Mr. que c'est la plus charmante enfant que j'aie rencontrée; et de plus Stéphane a appris qu'aux qualités extérieures, elle réunissait encore celles du cœur et de la vertu.

—Comment cela peut-il être dans la fille d'un brigand?

Je l'ignore; mais je sais que c'est le cas.

Quand tout cela serait vrai, mon cher Emile, vous conviendrez que sa naissance gâte tout cela.

—Malheureusement oui; et voilà ce qui cause tout le chagrin de votre fils.

—Pourvu au moins, dit Mr. D... d'un air découragé, que la jeune fille ignore cet amour.

—Elle le sait, Mr. dit Magloire, je lui ai remis une lettre de la part de Mr. Stéphane qui

le lui a appris.

—Mille damnations ! il ne manquait plus que cela. Peut-il avoir poussé la folie jusqu'à ce point !

—Il le regrette beaucoup à présent, soyez en persuadé, dit Emile.

—Il est bien temps vraiment de le regretter ; mais croyez-vous que la jeune fille l'aime de son côté ?

J'en suis certain.

—L'insensée ! elle se connaît pourtant ! . . .

—Pardon, Mr. dit Magloire ; j'ai entendu dire à Mr. Stéphane qu'elle ignorait elle-même que son père est un brigand.

—Quel coup pour elle lorsqu'elle l'apprendra ! dit Emile.

—Mais c'est donc un mystère, dit Mr. D. . . en levant les mains au ciel.

XI.

ENLEVEMENT.

—Magloire avait à peine quitté l'habitation de Maurice que Julienne avait déjà rejoint son amie qui n'eut rien de plus pressé que de lui montrer la lettre qu'elle venait de recevoir, ainsi que la boucle de cheveux de Stéphane.

Ce sont bien là ses cheveux, dit l'amante en rougissant : et cette lettre, lisez-la, ma bonne amie ; il doit venir me voir. Ociel ! s'il allait se rencontrer avec mon père

Julienne lut attentivement la lettre, puis la remettant à la jeune fille, elle vit ses yeux humides et deux grosses larmes glisser comme des perles sur la pourpre de ses joues.

—Pourquoi pleurer ? ma chère, cette lettre ne doit-elle pas au contraire vous rendre l'espérance et la joie ?

—Non, Julienne ; il est vrai que je connais et son nom et son amour ; pour tout autre que moi cette réciprocité qu'il m'avoue serait le bonheur ; mais pour moi, à quoi me servira-t-il, sinon à me rendre encore plus malheureuse que je ne le suis à présent ?

—Pourquoi ces idées sombres ? Attendez donc que vous n'ayez plus d'espérance, alors il sera bien assez temps de pleurer.

—Je suis certaine que mon père se refusera à tout.

—Qui vous l'a dit ?

—Sa conduite récente envers moi, ses con-

seils contre le mariage, son mépris avoué envers les jeunes gens.

—Allez-vous montrer cette lettre à Madelon ?

—Qu'en dites-vous ?

—Je ne vois pas pourquoi nous la lui cachions plus que le reste.

Vous avez raison, Julienne, elle la verra. Tenez, je crois entendre sa voix, la voilà qui revient des champs.

En effet le son d'une voix grêle et cassée se fit entendre, chantant, une chanson de paysan, et peu après Madelon entra avec le lait de ses vaches.

J'avons de la pluie, mes enfants, voilà les poules qui *gourgoussent* ; j'avons du mauvais temps.

Toujours du mauvais temps, dit-elle en entrant.

—Toujours du mauvais, dit Julienne, cela devient fatigant.

T'as raison, ma fille, épi c'est qu'ça fait tort, parce que quand il mouille la journée des sept frères martyrs, on a d'la pluie pendant quarante jours. C'est une vieille remarque ça, épi c'est immanquable.

Mais dites donc, les enfants, Maurice est-il venu aujourd'hui ?

Oui, un instant.

Que peut faire le cher homme toujours hors de la maison ?

—Or, ça, Madelon, dit Julienne en branlant la tête, nous avons eu de la visite tandis que vous étiez absente.

Oui ! qui donc ? quequ'*faud*, ma fille ?

—Non, mais un messenger de *faud*, par exemple.

—Pas possible ! et pour qui ? dit Madelon en faisant la moue.—Dame, pour Helmina.

—Tout d'bon !

—La jeune fille rougit et baissa les yeux.

—Tiens, tiens, il fallait ça pourtant ; et que t'a-t-il dit ma mignonne.

—Bah, dit Julienne, il ne lui a rien dit, c'est trop commun ça ; mais il lui a apporté une lettre ?

—Une lettre ? ah ben sûrement tu vas m'montrer ça, Helmina, ça doit être futé par exemple ! un cavalier d'la ville hein ! ça n'badi-ne pas.

—Helmina sourit malgré elle, puis ayant tiré de son sein une lettre délicatement pliée elle la remit à Madelon.

—N'faut pas avoir honte, mon enfant, dit

Madelon en s'apercevant du trouble d'Helmina, n'eut pas avoir honte, faut toujours qu'ça vienne un jour ; *par guenne* va, j'étais ben plus jeune que toi, moi, et j'avais déjà des *farauds* ; oh dame par exemple, j'avais de *l'alout*, d'*la maniganse*, épi j'étais assez jolie dans c'temps là. Voyons lis-moi ça, ma belle.

—Julienne vous la lira mieux que moi.

—C'est bon, voyons Julienne.

—Julienne lut ce qui suit.

“ A ma chère Helmina.

—Hein ! c'est chaud ! c'est chaud ! dit Madelon.

“ J'ose espérer que vous ne rejeterez pas ce léger souvenir d'un homme qui vous adore et qui n'aspire qu'au moment de vous prouver d'une manière plus sensible l'amour que vos charmes ont glissé dans son cœur. S'il m'était permis de lire dans l'avenir, si je pouvais sans témérité et sans blesser votre délicatesse porter mes regards dans les replis secrets de votre pensée ; aurais-je le bonheur d'y découvrir quelque faveur, quelque inclination à mon égard. J'ai en moi le sentiment intime, quoique peu fondé, que vous daignerez au moins me faire parvenir quelques unes de ses paroles si douces et si expressives dont j'ai ressenti tout dernièrement l'influence.

Tout à vous.

STEPHANE D. . . .

—Ah ben en v'là pourtant une lettre à mon goût, s'écria Madelon en frappant du plat de sa main sur l'épaule d'Helmina ; Ste. Anne du bon Dieu ; comme c'est ben tourné ? mais ça dit dedans qu'vous avez reçu queuque chose, il m'semble, hein ?

Helmina lui passa la boucle de cheveux.

—Tiens, c't'idée ! avez-vous vu c'coup ! oh p'tit Jésus ! dit Madelon en examinant avec une scrupuleuse attention, justement les cheveux du défunt p'tit Pierre, mon p'tit garçon ; mais c'est frappant ! Dieu des bons Anges ! les beaux cheveux ; écoutez donc, ma fille, vous devez être sière comme une reine au moins d'avoir un *merle* aussi futé qu'ça.

—Helmina ne répondit rien.

—Écoutez-moi, Helmina, il faudra placer les cheveux dans un p'tit cadre, faut garder ça, pas vrai, Julienne ?

—J'suppose.

—J'aimerais mieux les brûler, dit Helmina en pleurant.

—Pourquoi donc ?

—Parceque si mon père . . .

—Oa l'ramenera à la raison, l'bonhomme, faut qu'il change.

—Jamais, Madelon !

—Jamais...ah ben nous verrons, dit Madelon avec impatience ; j'vais lui parler au *dret* du visage, moi ; ça serait ben curieux par exemple, s'il n'entendait pas l'bon sens des choses ; allons, mes p'tites filles plus d'chagrin, on va souper ; mais voyez donc un peu comme Maurice est longtemps ; l'infâme est damnant sur mon âme... Approchez, approchez, il mangera après les autres...pourvu qu'il vienne encore, ça s'ra beau...Et Madelon commença à manger avec un appétit dévorant.

—Tiens un éclair, dit Julienne en se signant.

—Ah oui j'avons d'l'orage, dit Madelon en l'imitant ; c'est sur que mon *man* va coucher en chemin. Mais mange donc, Helmina, faut qu'tu manges pour rester belle ; si ton *faraud* allait te trouver maigre, ça n's'rait pas drôle, oui ; mange donc . . .

—Il fera moins de dépenses, dit Helmina en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie.

—C't'idée, dit Madelon en riant à gorge déployée ; allons, Julienne, puis qu'on ne mange plus, ôtons la table ; on va s'coucher de bonne heure ce soir ; quand il tonne comme ça moi, j'aime mieux être dans le lit ; on dit qu'il y a moins d'danger.

Une demi-heure après, Madelon priait au pied de son lit. Helmina et Julienne s'étaient retirés dans leur chambre et parlaient de la journée qui venait de s'écouler.

Il était dix heures lorsqu'elles se mirent au lit ; Julienne ne tarda pas à sommeiller ; Helmina dormit aussi ; mais ce fut un sommeil convulsif, un rêve horrible. Toute entière à son amour, à ses réflexions pénibles, elle s'était endormie en prononçant le nom de son amant et en caressant la lettre qu'il lui avait envoyée. Alors l'amour, toujours inexorable pour ses victimes, lui donna un de ces rêves entremêlés de jouissance et de douleur, un de ces rêves qui, en se formant dans une imagination aussi vaste et aussi exaltée que celle d'Helmina, semblent laisser dans l'esprit les traces d'une réalité effrayante.

Helmina se crut transportée sur les bords d'une charmante petite rivière où elle soupirait tendrement la mélodie ordinaire des amants.

Puis tout à coup ayant porté les yeux sur la rive opposée, elle aperçut Stéphane qui l'appelait et lui tendait les bras. Et elle lui montrait de sa main l'abîme qui les séparait. Alors elle vit Stéphane se précipiter dans les ondes, lutter contre le courant des rapides et venir enfin se reposer à ses genoux.

Mais tout à coup un nuage noir se forma un peu plus haut que la cime des sapins ; s'abaissa lentement sur le rivage, s'élança avec rapidité sur la surface de l'eau et vint planer sur les deux amants.

— L'orage, disait Helmina, mon Dieu, déjà l'orage !

Puis elle crut entendre une voix qui partait du nuage et qui lui répéta :

L'orage, Helmina, gare à toi !

Et Stéphane s'écria :

Ne crains rien, Helmina, il n'y a jamais d'orage pour les amants !

Aussitôt le nuage descendit entre eux deux, se dissipa et un homme parut.

Et il se jeta sur Stéphane, et Helmina vit tomber son amant ; elle voulut le relever.

— Arrête, lui dit le monstre, arrête, jeune fille ; . . . elle reconnut son père.

Et Maître Jacques l'accabla de menaces et d'injures ; et elle se sentit tout à coup enlever du rivage et transporter dans un noir cachot : puis un éclair jaillit, elle crut que c'était une arme à feu ; elle s'éveilla en sursaut, et le roulement du tonnerre qu'elle entendit en même temps, contribua à la fortifier, dans sa terreur. Un tremblement nerveux s'empara d'elle ; elle se crut réellement sous la domination des Esprits, sous le sceptre d'un tyran.

O Helmina tu n'as point fait de rêve ; ton imagination ne t'a rien exagéré cette fois !

Tout à coup elle entendit un bruit sourd de pas précipités autour de la maison ; puis un murmure de voix étouffées ; un frôlement mélangé, un cliquetis d'armes. Elle se leva doucement puis gagnant le lit de Julienne ;

— Julienne, dit-elle en l'éveillant, entends-tu ?

— Quoi, Helmina ?

— Entends-tu, répéta Helmina en tremblant.

— Mais non, je n'entends rien.

— Ecoute ; ils approchent . . .

— Oh mon Dieu, dit Julienne en se mettant sur son séant !

— Ce sont des brigands, Julienne ; qu'allons-nous faire, de pauvres femmes seules !

Ils approchent encore ! . . . Seigneur, ayez pitié de nous ! . . . Eveillons Madelon. Et Helmina courut à son lit.

— Madelon, des brigands, dit Helmina en lui tirant le bras.

— Tiens, tiens, dit Madelon en baillant, allez donc hein, c'est l'vent.

— Non, Madelon, j'vous assure, j'ai entendu marcher et parler.

— Ah ben dame, si vous l'avez dans votre tête, et Madelon se leva encore tout endormi et renversa une chaise avec violence.

Puis il y eut un silence terrible au dedans et au dehors.

Les brigands étaient immobiles comme des statues.

— Ils sont éveillés, mille damnations, dit Lampsac, il faut les laisser recoucher.

— Oui, ça s'ra mieux, dit Bouleau, il vaut toujours mieux faire les choses sans fracas.

— Et sans danger, n'est-ce pas, flandrin de poltron, dit Moufflard avec un air de plaisanterie offensante.

— Silence, pendards de *vas-nu-pieds*, ou je vous brûle, dit Maître Jacques qui s'était masqué et déguisé horriblement afin de pouvoir être présent à l'affaire sans être reconnu.

— Vous voyez ben qu'vous vous êtes trompées, *peureuses*, dit Madelon en se remettant au lit.

— Oh oui, dit Julienne, ce n'est rien.

Helmina quoique peu rassurée fut obligée de faire comme elles ; mais elle ne dormit pas.

— Les voilà endormies encore une fois, dit Maître Jacques à voix basse, écoutez-moi. Aussitôt que la porte sera défoncée, Bouleau et Moufflard s'empareront chacun de leur brassée, et toi, Lampsac, tu feras semblant de retenir Maurice, car lui aussi jouera son rôle avec nous ; mais si par hasard tu t'apercevais qu'il veut le jouer tout de bon, c'est à dire faire le métier de traître, fais lui goûter de tes *dragées*. Quant à Madelon je m'en charge ; allons, êtes-vous prêts ?

Les brigands firent un signe affirmatif.

Arriver sur le perron, défoncer la porte, et empoigner les jeunes filles fut l'affaire d'un instant ; tellement que Madelon crut en être quitte

pour avoir été serrée un peu brutalement à la vérité.

Aussitôt que les voleurs furent partis, elle appela Helmina et Julienne... point de réponse!

Elle se leva, alluma sa lampe et gagnant leur chambre, elle trouva les lits vides... les jeunes filles n'y étaient plus.

A cette vue, la pauvre Madelon se sentit écraser malgré elle et tomba à la renverse sur le parquet... Elle était évanouie.

Les brigands s'étaient déjà rendus à l'entrée du Bois du Cap Rouge; ils avaient déposé pour un instant leur fardeau sur les feuilles.

Helmina était muette et inactive; pas une parole, pas une larme.

Sa malheureuse compagne Julienne, poussait par intervalles des sanglots entrecoupés et murmurait des plaintes si touchantes que les brigands tout insensibles et inhumains qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'en être touchés. Bouleau surtout, le plus sensible des quatre, était tellement ému que sans la crainte d'une mort inévitable et certaine, il les aurait mises en liberté.

—Tiens, Mouflard, disait-il tout bas en lui frappant sur l'épaule, je n'ai pas coutume de faire cas des larmes, eh bien que l'diable me tarabuste, ça m'bouleverse le cœur et l'esprit tout ensemble de voir ces pauvres p'tites criatures pleurer comme ça.

Mouflard ne répondit rien.

—Allons, allons, mes enfans, dit Lampsac, en s'efforçant de diminuer sa grosse voix, ne pleurez pas tant, ou que Satan m'épouvante, ça va aller mal.

—Où nous menez-vous donc, barbares, dit Julienne, avons-nous mérité ce que vous nous faites.

—Silence, jeune fille, dit Lampsac; vous avez bien à vous plaindre vraiment; vous n'avez pas mis pied à terre et puis vous allez être nourries, hébergées sans rien faire.

Julienne se tut.

Maitre Jacques ne disait rien, sa voix pouvait le trahir.

—Allons, mes j'ars, dit Lampsac, en route!

—Attendez donc, dit Bouleau, mille bombes j'suis fatigué en diable; j'sue comme un bourreau.

—Oh le vilain flandrin, dit Lampsac!

—Nous marcherons, dit Julienne qui, malgré le mépris et la haine qu'elle avait pour ses ra-

visseurs ne put fermer son cœur à un reste de pitié et dédaignait de se faire porter plus longtemps par des misérables de cette espèce; nous marcherons n'est-ce pas Helmina?

—Helmina baissa la tête.

—N'as-tu pas honte, Bouleau, dit Mouflard avec son ironie ordinaire.

—Va au diable, impitoyable bavard, dit Bouleau en serrant les dents.

Lampsac alluma une lanterne et battit la marche. Après lui venaient Helmina et Julienne suivies de Monflard, de Bouleau et de Maître Jacques qui marchait le dernier.

Il est impossible de donner une idée de l'impression terrible que dut faire sur l'esprit des jeunes filles cette marche horrible dans les sentiers tortueux, à travers les ténèbres d'un bois aussi redouté que le Cap Rouge, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre et au milieu d'une troupe de brigands impitoyables qui proféraient à tout moment dans leur langage diabolique les plus horribles jurements, les blasphemés les plus dégoutans.

Après avoir parcouru la moitié du bois, ils prirent un sentier qui faisait un angle droit avec le premier et qui conduisait sur la pente du Cap, puis au bout d'une dizaine d'arpents, ils descendirent dans une espèce de cavité, pratiquée dans la pierre et après avoir écarté quelques branches vertes et quelques troncs d'arbre, ils firent sauter une trappe, descendirent trois ou quatre degrés et se trouvèrent dans un carré irrégulier tout tapissé de mousse et éclairé seulement par des trous de tarière placés de distance en distance dans la voûte du souterrain. C'était la CAVERNE DU ROC où devaient vivre Helmina et Julienne. Lampsac alluma trois lampes de cuivre doré suspendues à la voûte et après avoir montré aux jeunes filles une armoire remplie de mets de toutes sortes, il se retira avec Bouleau et Mouflard.

Cette fois Maître Jacques n'était pas entre.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Helmina ne put maîtriser plus longtemps sa douleur; elle se mit à pleurer et remplit la caverne de ses cris et de ses plaintes. Julienne essaya vainement à la consoler: Julienne avait elle-même trop besoin de consolation pour pouvoir en offrir aux autres. Elles pleuraient encore lorsqu'elles virent le jour percer faiblement à travers les misérables ouvertures de leur cachot et faire pâlir un peu la lumière des lampes. Julienne fit deux ou trois tours dans le souterrain, ouvrit

l'armoire et prit quelques bouchés à la hâte, plutôt par nécessité que par goût, puis elle vint s'asseoir près de son amie.

—Que va faire la pauvre Madelon, mon Dieu, lorsqu'elle va se trouver seule, dit Julienne.

—Et lorsque mon père lui demandera sa fille, ajouta Helmina. Quel infâme dessein peuvent avoir ces misérables ?

—Nous l'apprendrons peut-être que trop un jour, ma chère Helmina.

Cette première journée de leur captivité, la plus terrible sans doute, se passa dans les pleurs et le désespoir.

PIETRO.

(A continuer.)

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

PREMIERE EPOQUE.

Origine de l'Opéra, ses progrès en Italie.—Ballets dansés à la cour de Henri II.

Les Italiens nous ont apporté l'opéra tout inventé, tout organisé, tout prêt à paraître en scène. Lorsque Mazarin voulut introduire ce genre de spectacle en France, la troupe italienne, qui passa les monts pour venir égayer la jeunesse de Louis XIV, ne demanda qu'un théâtre, et sur-le-champ elle fit la joyeuse exhibition de *Finta Pazza*, comédie-lyrique, opéra-bouffon, parade musicale, si vous l'aimez mieux, dont les intermèdes présentaient un ballet de singes et d'ours, une danse d'autruches, une entrée de perroquets. Cette *Finta Pazza*, malgré toutes ces facéties exécutées par des volatiles baladins, n'était pas si dépourvue de verve comique et d'esprit qu'on pourrait l'imaginer. Regnard sut apprécier ce livret italien, le trouva digne de figurer sur la scène française, et la *Finta Pazza* devint l'Agathe des *Folies Amoureuses*. La jolie comédie de Regnard a repris ses formes lyriques en 1823, et triomphe toujours avec la musique de Rossini, dont un ar-

rangeur l'a dotée. Ainsi la *Sémiramis*, que Voltaire avait tirée d'un opéra de Roy, représenté en 1718, a passé définitivement dans le domaine des chanteurs. Il est tout simple qu'une comédie, une tragédie qui d'abord avaient été disposées pour la scène lyrique, offrent de grandes ressources au musicien, et soient préférées par le faiseur de livrets, toujours prêt à saisir son bien en quelque lieu qu'il le trouve.

Voilà donc l'opéra qui arrive en France avec armes et bagage; je pourrais l'accueillir comme fit Anne d'Autriche, sans lui demander son passeport, ses titres de noblesse, et l'installer dans notre premier théâtre sans lui faire la moindre question sur sa généalogie. L'opéra s'est montré à Paris en 1645, sous les auspices de Mazarin; il y est tombé des nues, qu'importe; il suffit de constater l'époque de son apparition. Cette manière de procéder ne conviendrait pas au plus grand nombre de mes lecteurs. Je vais donc leur conter, en peu de mots, l'histoire du drame lyrique depuis le déluge jusqu'à son voyage à Paris. Ce prélude est indispensable.

Les Hindous se servent de la déclamation musicale pour l'exécution de leurs drames; on y remarque des chœurs de chant et de danse; leurs tragédies sont de véritables opéras, et ce genre de spectacle remonte dans l'Inde à la plus haute antiquité. Si le drame lyrique nous est venu des bords du Gange et de l'Euphrate, il est probable qu'il s'est long-temps égaré en chemin. Vers 1430, les Italiens, que la plus vive comme la plus noble émulation portait vers les arts, les Italiens, fiers de leurs premiers succès, songèrent à rétablir ces spectacles superbes qui avaient fait les délices de la Grèce et de l'empire romain. On savait qu'une tragédie se composait d'une action dramatique, récitée en vers élégants et pompeux, et que la musique, la danse, la peinture, venaient lui prêter leur secours. On consulte les ouvrages des anciens, on suit leurs traces pas à pas, et, après avoir long-temps cherché, on trouve l'opéra au lieu de la tragédie grecque.

Les premiers opéras eurent pour objet les mystères. *La Conversion de Saint Paul*, drame lyrique de Francesco Baverini, est représentée à Rome, en 1440, sur une place publique; d'autres lui succèdent, et toujours sur des sujets tirés de l'Ecriture-Sainte. Les opéras profanes ne paraissent que vers 1475. On

cite à cette époque l'*Orfeo* d'Ange Politien, et une tragédie en musique, exécutée à Rome en 1480, dont le cardinal Riatti, neveu du pape Sixte IV, avait fait les paroles. Plus tard, le pape Clément VI écrivit des livrets d'opéra parmi lesquels on distingua *Didone*. Aux noces de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, à Florence, on mit en scène un de ces drames en musique ou mêlés de musique ; tout n'était pas chanté dans ces premiers ouvrages ; il avait pour titre : *Combat d'Apollon et du Serpent*. On sait quelle magnificence don Garin de Tolède, vice-roi de Sicile, déploya pour faire représenter l'*Aminta* du Tasse, et une autre pastorale de Transille. Elles étaient accompagnées d'intermèdes et de chœurs, dont le jésuite Marotta fit la musique. Les papes avaient déjà un théâtre à décorations et à machines, en 1500 ; et quand le cardinal Bertrand de Bibiena fit jouer devant Léon X la comédie de *la Callandra*, on y admira les peintures de Peruzzi. La science des décorations et des machines sembla naître comme par enchantement. La magnificence et la variété des changemens de scène que l'on employa, tiennent du prodige.

Quelques scènes d'une pastorale intitulée *le Sacrifice*, d'autres scènes de *l'Infortunée* et de *Aréthuse* furent représentées à la cour de Ferrare, vers 1550. Toute cette musique était dans le genre madrigalesque ; c'était du contre-point, et les instrumens de l'orchestre jouaient les mêmes parties que les acteurs chantaient sur le théâtre. Emilio del Cavaliere, célèbre musicien de Rome, réussit à donner une allure moins lourde au contre-point de ces madrigaux dramatiques, mais il ignorait l'art de débiter rapidement les paroles au moyen du récitatif. Toutefois la tentative de ce maître fit grand bruit en Italie ; elle fixa l'attention de Jean Bardi, comte de Vernio. Les savants, les artistes, se réunissaient chez lui à Florence, et dans cette société d'hommes de mérite, on distinguait Vincent Galilée, père du célèbre astronome, Mai et Caccini. Le contre-point introduit dans le drame les révoltait ; ils voulurent remonter à la déclamation musicale des Grecs, et trouvèrent le récitatif. Galilée en fit d'abord l'essai dans *Ugolin*, épisode de *la Divine Comédie*, qu'il mit en musique et chanta lui-même, en s'accompagnant de la viole. Il réussit complètement ; on admira sa découverte, et sur-le-champ Pierre Strozzi et Jacques Corsi, seigneurs florentins, partagèrent la noble ambition de leur compa-

triot Jean Bardi, et, concevant de grandes espérances au sujet du drame chanté, s'efforcèrent de l'élever à son plus haut degré de perfection. Pour y parvenir, ils choisissent Ottavio Rinuccini, le meilleur poète de leur temps, et Giacomo Peri de Florence, Giulio Caccini de Rome, musiciens célèbres, et les engagent à composer pour eux un opéra, que l'on exécute à Florence dans le palais Corsi. Le grand duc de Toscane et sa cour, beaucoup de Cardinaux et la plus brillante société suivirent les représentations de cet ouvrage, qui surpassa tout ce que l'on avait vu.

(A continuer.)

ODE DE LA JEUNESSE.

« Sans âme et sans cœurs, pareils à des squelettes, voilà les peuples ! Jeunesse ! prête-moi tes ailes ! que je m'envole au-dessus de ce monde décrépi, dans la région des illusions célestes, là où l'enthousiasme enfante des miracles, inonde la terre de fleurs nouvelles, et embellit l'espérance d'images dorées.

« Que celui que l'âge a flétri-courbant vers la terre son front sillonné, que celui-là s'enferme dans le cercle que décrivent ses débiles yeux ;

« Mais toi, jeunesse, vole au-dessus de l'horizon, et ton œil aussi perçant que le soleil pénètre d'une extrémité à l'autre tous les espaces de l'humanité.

« Regarde là bas où un brouillard éternel obscurcit cette masse inondée d'un torrent de bassesses : c'est la terre. Vois comme sur ces eaux livides surnage un reptile dans son enveloppe hideuse, navire, pilote et gouvernail à la fois, poursuivant d'autres reptiles plus petits que lui ; tantôt il s'élance à la surface des eaux, tantôt plonge au fond : il ne songe pas aux tempêtes, ni les tempêtes à lui ; mais tout à coup, il se brise en éclats contre un rescif : nul ne savait sa vie, nul ne saura sa mort. C'est l'égoïsme.

« O jeunesse ? le nectar de la vie ne m'est doux qu'alors que je vide la coupe avec d'autres ; la joie ne saurait abreuver les cœurs, si des liens sacrés ne viennent les unir. Union ! jeunes amis, union ! Le bonheur commun

voilà la notre but. Forts de notre alliance, éclairés par l'enthousiasme, union ! jeunes amis !

« Heureux même celui-là qui, entraîné par un noble délire, succombe dans la carrière ! son corps est un échelon de plus vers le temple de la gloire.

« Union ! jeunes amis ! quoique le chemin soit rude, et glissant ; que la violence et la lâcheté nous en disputent l'entrée ; la violence, qu'elle soit repoussée par la violence, la lâcheté, apprenons à la terrasser dès l'enfance !

« Celui qui, enfant au berceau, brise la tête de l'hydre, jeune homme étouffera les centaures, arrachera des victimes aux enfers, et ira cueillir des lauriers au ciel.

« Pénètre où la vue ne pénètre pas, brise ce que la raison ne brise pas ! O jeunesse ! ta vitesse est celle de l'aigle, tes bras sont le foudre.

« Allons ; joignons nos bras ; ceignons de cette chaîne indissoluble la sphère du monde. Concentrons nos pensées en un seul foyer, en un seul foyer nos âmes.

« Sors de tes fondements, vieil univers ! que nous te poussions, vers des routes nouvelles, et

débarassé de ton écorce pourrie, tu vas rappeler les jours fleuris du printemps.

« Comme dans l'empire du chaos et de la nuit, troublé par le choc des éléments, un mot sortit de la bouche de Dieu, et on vit le monde rouler sur son axe, les vents souffler, les ondes couler et le ciel se parsemer d'étoiles ; ainsi dans les régions de l'humanité, il règne une nuit profonde.

Les passions luttent encore, mais la jeunesse brûle d'un feu créateur, d'où sortira le monde tout animé ; l'amour lui soufflera la vie, et l'amitié l'affermira sur une base éternelle.

Soudain vont disparaître et la couche de glace qui resserre les cœurs, et les préjugés qui obscurcissent la lumière. Salut, aurore de la liberté ! présage d'un soleil libérateur.

ADAM MICKIE WIEZ.

« Avec le présent numéro nous abonneront huit pages de musique, comprenant deux chansons : "AU NOM DU PERE" et "L'AIGLE".

Le retard de ce numéro et les incorrections qui s'y sont glissées sont dus à une sévère indisposition du Rédacteur.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL, paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames-Ulimes, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M. G. N. Gosselin,

J. Bte. Saint-Denis,

Louis Berlinguet,

H. Garnéau,

Antoine Bureau,

Louis Balté,

Wolfred Launière,

George Tanguay,

George Couillard, E. D.

T. Chapuis, N. P.

Horace Pinet, N. P.

Cléophe Cimon, N. P.

Alphonse Chamberland, N. P.

J. B. Beaulieu, N. P.

Au Bureau de l'Aurore, Montréal.

Saint-Hyacinthe.

Boucherville.

Rivière du Loup (en haut).

Trois-Rivières.

Deschambault.

Saint-Michel.

Saint-Gervais.

Saint-Thomas.

Rivière-Ouelle.

Kamouraska.

Mulbaie.

Rivière du Loup (en bas).

Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.